

Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 30 (1987)
Heft: 3

Artikel: Aux sources de l'édition neuchâteloise : de Christian Gerster à Frédéric Zahn
Autor: Rychner, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-388483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AUX SOURCES DE L'ÉDITION NEUCHÂTELOISE : DE CHRISTIAN GERSTER À FRÉDÉRIC ZAHN

L'activité de ce que nous appelons aujourd'hui un éditeur : assumer la responsabilité principale de la publication d'un livre sans être nécessairement soi-même un imprimeur, est, dans les grandes villes européennes, aussi ancienne – sinon plus – que l'imprimerie. Ainsi un des noms les plus illustres de la librairie parisienne du XV^e siècle est-il celui d'Antoine Vérard : après avoir été libraire de manuscrits, cet homme fortuné et entreprenant, mais qui ne dirigeait pas lui-même d'imprimerie, fut l'initiateur et le responsable financier de l'édition de très nombreux « incunables », qui portent sa marque et son nom.

Cependant un terme propre à cet état fit longtemps défaut, puisque jusqu'en 1800 celui d'« éditeur » ne s'appliquait qu'au lettré qui prépare un texte pour sa publication, tandis qu'on appelait indifféremment « libraire » celui qui débitait les livres au détail dans une boutique, celui qui en faisait le commerce en gros, ou celui qui prenait le risque de les faire imprimer à ses frais. Quand ce dernier était en même temps imprimeur – comme c'était bien souvent le cas en province ou en Suisse – il s'intitulait alors « imprimeur-libraire ». Mais les pages de titre sont plus elliptiques. La fonction de l'éditeur (au sens moderne courant) n'y est bien souvent indiquée que par les prépositions « chez » ou « pour », ou par les ablatifs « expensis » ou « sumptibus » (aux frais de), précédant son nom. A la fin du XVIII^e siècle, « éditeur » est parfois pris dans une acception plus proche de l'actuelle, en particulier dans le domaine de la presse : les gazettes contiennent de nombreux « Avis des éditeurs » ou « Lettres aux éditeurs ». De même, lorsqu'il est question des « éditeurs » du grand Voltaire de Kehl, on peut admettre, compte tenu de l'ampleur financière de l'en-

treprise de Beaumarchais, que nous sommes ici à mi-chemin entre l'acception intellectuelle et l'acception commerciale du mot.

Mais, si l'on en croit Odile et Henri-Jean Martin (*Histoire de l'édition française*, tome III, p. 181), ce n'est pas avant la fin des années 1830 que l'on commence, à Paris, à employer le terme d'*éditeur* pour désigner celui qui n'est ni imprimeur ni simple libraire-commissionnaire, mais un « intermédiaire intelligent entre le public et tous les travailleurs qui concourent à la confection d'un livre » (Léon Curmer, 1839). Si l'on a besoin d'un terme nouveau, c'est manifestement pour ennoblir la profession, en réaction contre les simples affairistes que sont certains entrepreneurs de livres : « Le commerce de la librairie, comme on le comprend en général, ne consiste en rien autre chose qu'en un échange d'argent contre des feuilles imprimées... La librairie prise de ce point de vue avait perdu le caractère intellectuel que nos devanciers avaient su lui donner... La librairie a acquis aujourd'hui une autre importance, et elle le doit à la profession d'*Éditeur* qui lui est venue s'implanter chez elle depuis l'introduction des livres illustrés... » (Curmer). Les premiers à se l'appliquer sont en effet des libraires qui, comme Curmer ou Jules Hetzel, ne possèdent pas leurs propres presses mais suivent néanmoins avec beaucoup de soin et d'attention toutes les étapes de la conception et de la fabrication de leurs livres, spécialement la typographie, l'illustration et la reliure, et qui entendent leur imprimer la marque de leur goût et de leur créativité personnels. On reconnaît ici le souci romantique de signer à titre individuel une réalisation dont on se sent responsable – et fier – tout autant que l'auteur lui-même. Il n'est pas surprenant, dès lors, que les premiers grands « éditeurs » aient eu

RECUEIL

POÉTIQUE

DES

TRAGÉDIES, POÈMES,
COUPLETS, BOUTS-RIMÉS ET CHANSONS,

IMPROVISÉS EN SUISSE

PAR M. EUGÈNE DE PRADEL,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR,
AVEC UN FAC-SIMILÉ DE SON ÉCRITURE.



*Vous admireriez tous cette faible copie
Si le peintre avait eu le sublime talent,
De vous montrer Pradel avec tout son génie
De le rendre parlant.*

NEUCHÂTEL,

CHEZ CHRISTIAN GERSTER, LIBRAIRE.

1829.

de leur profession une vue très idéalisée: «Cette profession est plus qu'un métier, elle est devenue un art difficile à exercer, mais qui compense largement ses ennuis par des jouissances intellectuelles de chaque instant.» (Curmer).

Il est vrai que Curmer connut bientôt, tout comme Hetzel, de grosses difficultés financières, alors que d'autres «grands» de sa génération, tels Louis Hachette ou Gervais Charpentier, surent demeurer en même temps des hommes d'affaires très efficaces.

Quoi qu'il en soit de ses nobles origines, le nouveau terme reprit sans tarder la connotation commerciale attachée à celui de «libraire» dont il prétendait se distinguer: preuve en soient la finasserie et la rapacité que prête Balzac, cette même année 1839, au «libraire-éditeur» Doguereau des *Illusions perdues*.

Tout à l'inverse, il faut relever que la susceptibilité d'un Curmer n'a jamais été partagée par tous ses confrères et que jusqu'à nos jours des maisons d'édition parmi les plus illustres sont demeurées des «librairies» — non sans une certaine fierté même, comme le montre l'exemple de la fameuse «Librairie Droz», enseigne noble s'il en fût, accrochée en 1924 rue de Tournon par la grande érudite neuchâteloise.

Dans notre pays, le terme — sinon la chose elle-même, comme nous le verrons plus loin — fait son apparition entre 1850 et 1865. Ainsi Christian Gerster, un de nos premiers «éditeurs» au sens moderne, qui avait d'ailleurs commencé sa carrière comme relieur, s'intitulera sa vie durant libraire. En 1829, il nous offre encore un bon exemple de l'emploi ancien des mots «éditeur» et «libraire» lorsqu'il

publie le *Recueil poétique* du célèbre Eugène de Pradel, dont les séances publiques d'improvisation avaient ravi les Neuchâtelois. La page de titre porte «Chez Christian Gerster, libraire», alors que la «Préface de l'éditeur» est signée de Gonzalve Petitpierre, ami et auditeur attentif de Pradel, qui avait établi le texte à imprimer sur la base de ses notes sténographiques.

Dans l'état actuel de nos recherches, la première occurrence neuchâteloise du mot «éditeur» pris dans son sens moderne remonte à 1853: c'est Jean-Pierre Michaud qui, le premier, se proclame cette année-là libraire-éditeur dans son édition d'*Ulric le fermier* de Gotthelf, publication particulièrement soignée, et par ailleurs l'un des rares ouvrages d'un réel intérêt littéraire qu'il ait produits. La même année, ce libraire qui exerçait depuis la fin des années 1820 et qui est sur le point de cesser son activité, s'intitule encore *éditeur* en tête de sa 4^e édition des *Histoires bibliques* de Hübner, et ceci est d'autant plus frappant qu'il avait déjà publié trois autres éditions de cet ouvrage extrêmement répandu (et adopté par les écoles neuchâteloises) en 1842, 1845 et 1850, ayant toutes pratiquement la même présentation que celle de 1853, sauf que J.-P. Michaud s'y nomme seulement «libraire». Il s'agit donc bien pour lui, en 1853, d'employer consciemment un titre nouveau – que lui ont peut-être suggéré les libraires parisien, genevois, lausannois et hollandais qui sont respectivement coéditeur et diffuseurs d'*Ulric le fermier*. Son successeur Louis Meyer, qui reprend la maison en 1856 pour la remettre en 1861 à Samuel Delachaux, n'hésitera pas: sa raison sociale sera celle d'un *éditeur*. De même Samuel Delachaux s'intitulera *éditeur* dès ses toutes premières publications, par exemple sur la page de titre de *Saturnia tellus*, une ode patriotique d'Emile Tripet à la gloire de l'Italie garibaldienne (1862), ou sur celle de *Les Ecossaises et le Covenant*, un recueil de biographies protestantes héroïques (1863). Il utilisera du reste ce terme de façon assez libre: soit seul: «Chez Samuel Delachaux, éditeur», soit en le com-

binant de diverses manières avec celui de libraire: «Librairie Samuel Delachaux, éditeur», ou: «Samuel Delachaux, libraire-éditeur». En l'absence de ses archives commerciales, il est difficile de savoir si ces différentes adresses sont employées en relation précise avec un mode donné de financement de la publication correspondante. Il ne semble pas en tout cas que Delachaux fasse, quant au titre qu'il se donne, de distinction relative à la qualité ou à l'importance de l'ouvrage: de minuscules manuels scolaires porteront simplement «éditeur», alors que l'appellation composée figurera sur la page de titre de livres beaucoup plus volumineux et plus soignés.

On peut penser toutefois que dès cette époque les professionnels du livre neuchâtelois percevaient au moins une opposition

ULRIC LE FERMIER.

SECONDE PARTIE

D'ULRIC LE VALET DE FERME.

PAR

JÉRÉMIAS GOTTHELF.

Traduction libre de l'allemand.

NEUCHÂTEL.

CHEZ J.-P. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PARIS.

GRASSART, 11, RUE DE LA PAIX.

—
1853.

DESCRIPTION

DES
MONTAGNES
ET DES
VALLÉES

Qui font partie de la Principauté de
NEUCHÂTEL ET VALANGIN.

SECONDE ÉDITION

Revue, corrigée & considérablement augmentée.



A NEUCHÂTEL

Chez SAMUEL FAUCHE Libraire.

M D C C L X V I.

nette entre les titres d'imprimeur et d'éditeur, car en cette même année 1863 nous voyons Eugène Courvoisier s'intituler lui aussi, pour la première fois, «libraire-éditeur» sur la page de titre de la *Biographie neuchâteloise* de Jeanneret et Bonhôte, et ceci, chose significative, au moment même où l'imprimeur loclois vient de remettre l'atelier familial à ses fils pour ne garder que la librairie. Pas plus qu'en France, cependant, l'usage ne se figera chez nous : dans les années 1880, quelques-unes des publications les plus marquantes de Jules Sandoz porteront tout bonnement : «Librairie générale de Jules Sandoz», et Frédéric Zahn se nommera bien souvent «libraire-éditeur» sur les plus soignés de ses gros ouvrages patriotiques.

LES PSAUMES DE DAVID,

MIS EN VERS FRANÇOIS.

*Revus et approuvés par les PASTEURS
et PROFESSEURS de l'Église et de
l'Académie de GENÈVE.*



A NEUCHÂTEL,

Chez Christian GERSTER,
Relieur - Libraire.

4 8 1 7.

Si nous passons maintenant des mots aux faits, et que nous cherchons à repérer les premiers Neuchâtelois qui prirent l'initiative de publier des livres sans disposer eux-mêmes d'imprimeries, nous constatons que les plus anciennes tentatives d'«édition», sporadiques, remontent à la fin du XVIII^e siècle et sont le fait du libraire Samuel Fauche. Avant l'acquisition de son propre matériel typographique en 1773, il fera en effet imprimer sur des presses de la région un certain nombre d'ouvrages, dont deux bibles, un *Abrégé de l'histoire sainte et du catéchisme* de J.-F. Osterwald, et la fameuse *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la principauté de Neuchâtel et Valangin* du banneret F.-S. Osterwald. Ils portent pour la plupart «A Neuchâtel,

Edmondo
DE AMICIS

SOUS LES Drapeaux

TRADUCTION

DE
GERARD DU PUY

CHAUX-DE-FONDS
F. ZAIEN
ÉDITEUR.



HISTOIRE
DE LA SUISSE

RACONTÉE AU PEUPLE PAR
ALBERT GOBAT

ILLUSTRATIONS DE E. STUCKELBERG
A. ANKER P. ROBERT L. DUNKI J. MORAX
NEUCHÂTEL F. ZAHN ÉDITEUR





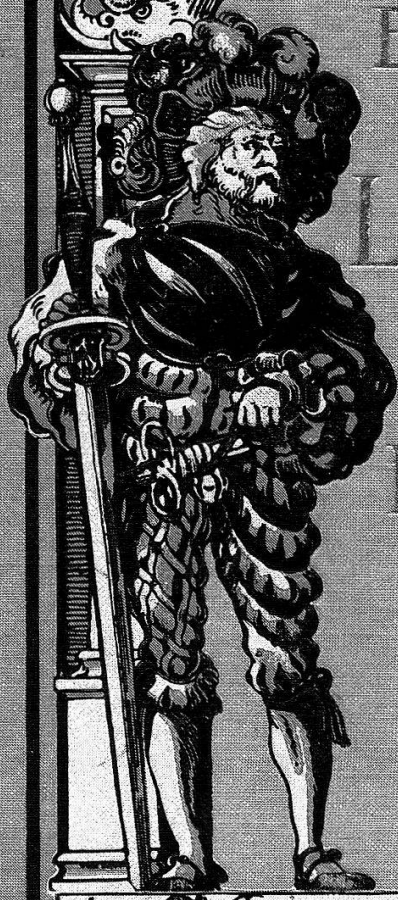
COLONEL
EMILE FREY

LE SVISSE

SOVS LES

DRAPEAVX

ILLUSTRATIONS
DE EVERT
VAN MUYDEN



F. ZAHN
EDITEUR
NEUCHÂTEL



LA VIE DU
CHRIST



chez Samuel Fauche, libraire», ou tout simplement: «A Neuchâtel, chez Samuel Fauche», cette seule préposition suffisant à désigner l'«éditeur» à ses contemporains.

Cependant, une très grande part de l'activité éditoriale neuchâteloise restera encore longtemps – y compris durant la carrière des quelques éditeurs «purs» du XIX^e siècle que nous allons évoquer – le fait d'imprimeurs-libraires disposant de leurs propres presses, le caractère quelque peu marginal de la Principauté retardant sans doute la diversification des spécialités. Une première activité suivie d'édition de la part d'un non-imprimeur apparaît vers 1817 avec Christian Gerster, un relieur originaire de Douanne qui s'intitule encore «libraire-relieur» dans le psautier qu'il édite cette année-là. L'état actuel des dépouillements est bien trop peu avancé pour pouvoir porter un jugement définitif sur le volume et la qualité de sa production. Il semble cependant, à en juger par celles de ses publications qui sont recensées comme telles à la Bibliothèque publique et universitaire, qu'elle n'ait – pas plus que celle de son fils Jules qui lui succédera vers 1845 – guère dépassé le niveau des opuscules pieux, des psautiers, des manuels scolaires (parmi lesquels on retrouve encore la *Géographie* du banneret Ostervald, à l'inusable carrière!), de la médecine populaire et des brochures de circonstance.

Même les deux ouvrages plus littéraires que la Bibliothèque de Neuchâtel conserve de lui: le poème biblique inachevé *La Fille de Sion* d'Abram-François Pétavel (1844) et le *Recueil poétique* d'Eugène de Pradel (1829), ne durent pas connaître une diffusion bien lointaine – au contraire peut-être des *Mémoires pour servir à l'histoire du christianisme* d'Auguste Neander, traduits par le ministre Alphonse Diacon (tome I, 1829), qui furent coédités avec Cherbuliez à Genève et Ballimore à Paris.

Une douzaine d'années après Christian Gerster, c'est le libraire Jean-Pierre Michaud qui entreprend à son tour de se faire éditeur.

Sa production, qui s'échelonne de 1830 à 1855 environ, ressemble fort à celle de Gerster par son caractère scolaire et pieux très marqué. C'est lui d'ailleurs qui achèvera en 1842 la publication des *Mémoires...* de Neander commencée en 1829 par Gerster. Parmi un grand nombre de livres de classe, de psautiers, de catéchismes, on remarque chez Michaud quelques titres qui révèlent d'indéniables affinités avec le piétisme et avec le mouvement du Réveil: la *Vie de Henri Jung-Stilling*, le célèbre médecin, pédagogue et piétiste allemand, dans une traduction d'A. Secrétan coéditée avec Marc Ducloux de Lausanne (1835), le *Journal d'un observateur de soi-même* de Lavater (1853), et même, surprise en cette vieille terre réformée, l'*Imitation de*

VIE

DE

HENRI JUNG-STILLING,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

ET TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA QUATRIÈME ÉDITION,

PAR A. SECRÉTAN.

—
Come premier.

STILLING ENFANT.



LAUSANNE, | NEUCHÂTEL,
— | —
LIBRAIRIE DE DUCLOUX. | JEAN-PIERRE MICHAUD.
1835.

Jésus-Christ de Thomas a Kempis, dans une version, il est vrai «appropriée à toutes les communions chrétiennes» (quatre éditions au moins entre 1838 et 1849; déjà édité auparavant par Gerster, ainsi que par Prince & Wittnauer, au plus tard dès 1829). Michaud est également lié à la «Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands», pour le compte de laquelle il publie des opuscules de Luther, par exemple l'*Explication de l'oraison dominicale* (1844).

Il arrive pourtant à ce pieux éditeur de se hasarder épisodiquement en territoire profane: c'est ainsi qu'en 1839 il publie les fameuses *Chroniques des chanoines*, que personne ne pensait encore apocryphes, et qui sont, en dépit de leurs prétendus auteurs, avant tout un ouvrage d'histoire, et qu'il donne en 1853 *Ulric le fermier* de Gotthelf, publication à l'occasion de laquelle il se proclame pour la première fois *éditeur*. Notons au passage que c'est l'imprimeur Henri Wolfrath qui avait en 1850 «édité» *Ulric le valet de ferme*, ce qui montre bien à quel point la diversification des métiers du livre a été chez nous progressive.

L'activité de Jean-Pierre Michaud, tout comme celle de Christian Gerster, s'étend occasionnellement à des coéditions avec des libraires de l'extérieur. Pour Gerster, elles se font notamment avec Abraham Cherbuliez à Genève, et Théophile Ballimore à Paris. Pour Michaud, avec Cherbuliez encore, avec Marc Ducloux ou Jacques Chantrens à Lausanne, ainsi qu'avec Grassart à Paris.

La maison de Michaud est importante encore par ses successeurs: maillons qui la rattachent ferme au XX^e siècle et font d'elle, en quelque sorte, la plus ancienne entreprise d'édition neuchâteloise encore vivante. En effet, elle est reprise en 1856 par Louis Meyer, qui la remettra à son tour en 1861 à son associé qui n'est autre que... Samuel Delachaux! La brève activité de Meyer prolonge à bien des égards celle de Michaud, notamment en matière scolaire et religieuse: des récits de missionnaires, un peu de théologie, avec Neander et Jean Niggli, toujours des *Psaumes*, toujours des *Catéchismes* d'Ostervald

ULRIC

LE VALET DE FERME

OU

COMMENT ULRIC ARRIVE A LA FORTUNE.

PAR

Jérémias Gotthelf.

Traduction libre de l'allemand.



Neuchâtel.

IMPRIMERIE DE H. WOLFRATH.

1850.

et des *Passages* de l'Écriture, toujours des *Histoires bibliques* de Hübner, avec une ouverture plus sensible à la spiritualité catholique, attribuable sans doute au fait que la composante piétiste du Réveil fait oublier les querelles doctrinales: trois éditions en quatre ans de l'*Imitation de Jésus-Christ* (qui semble décidément avoir joui d'une grande vogue auprès des protestants romands du milieu du XIX^e siècle), un intérêt certain pour le monachisme médiéval (*Conrad, ou une Vie de couvent dans le Moyen-Age*, traduit de l'anglais, 1858), et plusieurs récits de pèlerinage, dont celui de Frédéric-Constant de Rougemont en Suisse centrale (*La Croix du Rigi et les soupirs des créatures: impressions d'un pèlerin*, 1861). C'est dans ce dernier domaine que Louis Meyer s'est acquis son plus beau titre de gloire en publiant le célèbre *Voyage en Terre sainte* de Félix Bovet (1861), dont les éminentes qua-

lités scientifiques et littéraires firent un véritable classique, qui connut huit éditions et plusieurs traductions avant 1900... mais échappa bientôt aux éditeurs neuchâtelois!

Mais l'impression globale qui se dégage des années 1800-1860, surtout si on les compare à l'extraordinaire activité qu'avaient déployée à la veille de la Révolution française des maisons comme celles de Samuel Fauche ou de la Société typographique, dont le réseau commercial et les relations intellectuelles couvraient l'Europe entière, est incontestablement celle d'un repli et d'un engourdissement, dus vraisemblablement à la fois à la perte de prestige du français comme langue de communication et de culture internationale, à la fermeture des frontières nationales, et au rétrécissement de notre horizon européen que signifiait l'intégration de Neuchâtel à la Confédération.

Il faut en fait attendre le troisième tiers du siècle pour voir s'élargir les idées, l'envergure et les ambitions de nos libraires, et l'édition neuchâteloise moderne opérer son «détachement». Non seulement cette période voit naître deux maisons qui formeront un siècle durant les piliers de l'édition neuchâteloise, les firmes Delachaux & Niestlé et Attinger Éditions, mais elle est aussi marquée par l'activité de deux authentiques et puissants éditeurs qui méritent quelques lignes au seuil du XX^e siècle: Jules Sandoz et Frédéric Zahn.

Jules Sandoz (1833-1916) ne voua à l'édition que vingt années de sa longue et riche existence, après de brillantes études de théologie («mon plus brillant étudiant», disait Frédéric Godet) suivies d'activités pastorales puis pédagogiques en France et à Neuchâtel (où il fut directeur des écoles), et avant de quitter à 52 ans Neuchâtel pour... Constantinople où il travailla pour l'agence Havas et dans un collège. Mais ces deux décades (1865-1885) seront, grâce à son immense culture, à sa curiosité intellectuelle et à son esprit d'entreprise, d'une extrême richesse. Certes, la piété, les «usages» et les manuels scolaires seront bien présents à la «Librairie générale Jules Sandoz» et dans ses antennes

L. FAVRE

DEUX RÉCITS

LE ROBINSON DE LA TÈNE

LA DÉSIRÉE

Illustré de 20 dessins par O. Huguenin



NEUCHÂTEL
DELACHAUX & NIESTLÉ
Éditeurs.

PARIS
PAUL MONNERAT
48, Rue de Lille.

1890

de Genève et de Paris (Sandoz & Fischbacher, puis Sandoz & Thuillier). Mais, outre qu'on y voit le rayon religieux étoffé par plusieurs titres d'une haute tenue scientifique, comme les *Commentaires* de Frédéric Godet, le grand *Luther* de Félix Kuhn (1883-1884, 3 volumes) ou l'*Histoire du psautier des Églises réformées* de Félix Bovet (1872), de nombreux autres domaines viennent chez Jules Sandoz renouveler le paysage éditorial neuchâtelois: la philosophie avec Charles Secrétan et Adrien Naville, les lettres étrangères avec le *Réviseur* de Gogol (1874), ou *Les Étrangères*, une anthologie poétique préparée par Amiel, l'archéologie avec Edouard Desor (*Le Bel âge du bronze en Suisse*, 1874) et Louis Reutter (*Fragments d'architecture neuchâteloise*, 1^{re} série, 1879, sous les auspices de la Société d'his-

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
DE
Jules Sandoz
NEUCHÂTEL
Rue de l'hôpital. (SUISSE.)

LITTÉRATURE
française & étrangère.

ŒUVRES
scientifiques & religieuses

ABONNEMENT
à tous les Journaux.

Cartes et Guides
pour voyageurs.

Spécialité de Littérature
allemande et anglaise.

RELATIONS
directes & régulières
avec la France, l'Allemagne et
l'Angleterre.

COMMISSION
pour tous pays
CONDITIONS FAVORABLES
pour les commissions d'Éducation et
BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

MODÈLES DE DESSIN
ARTISTIQUE et INDUSTRIEL

LIVRES BIBLIOTHÉCAIRES
populaires.

LIVRES
pour prix d'École en jolies reliures
et à prix avantageux.

NOUVEAUTÉS en LIBRAIRIE
Atlas & Cartes géographiques.

LIVRES CLASSIQUES

BROCHURES
et traités religieux

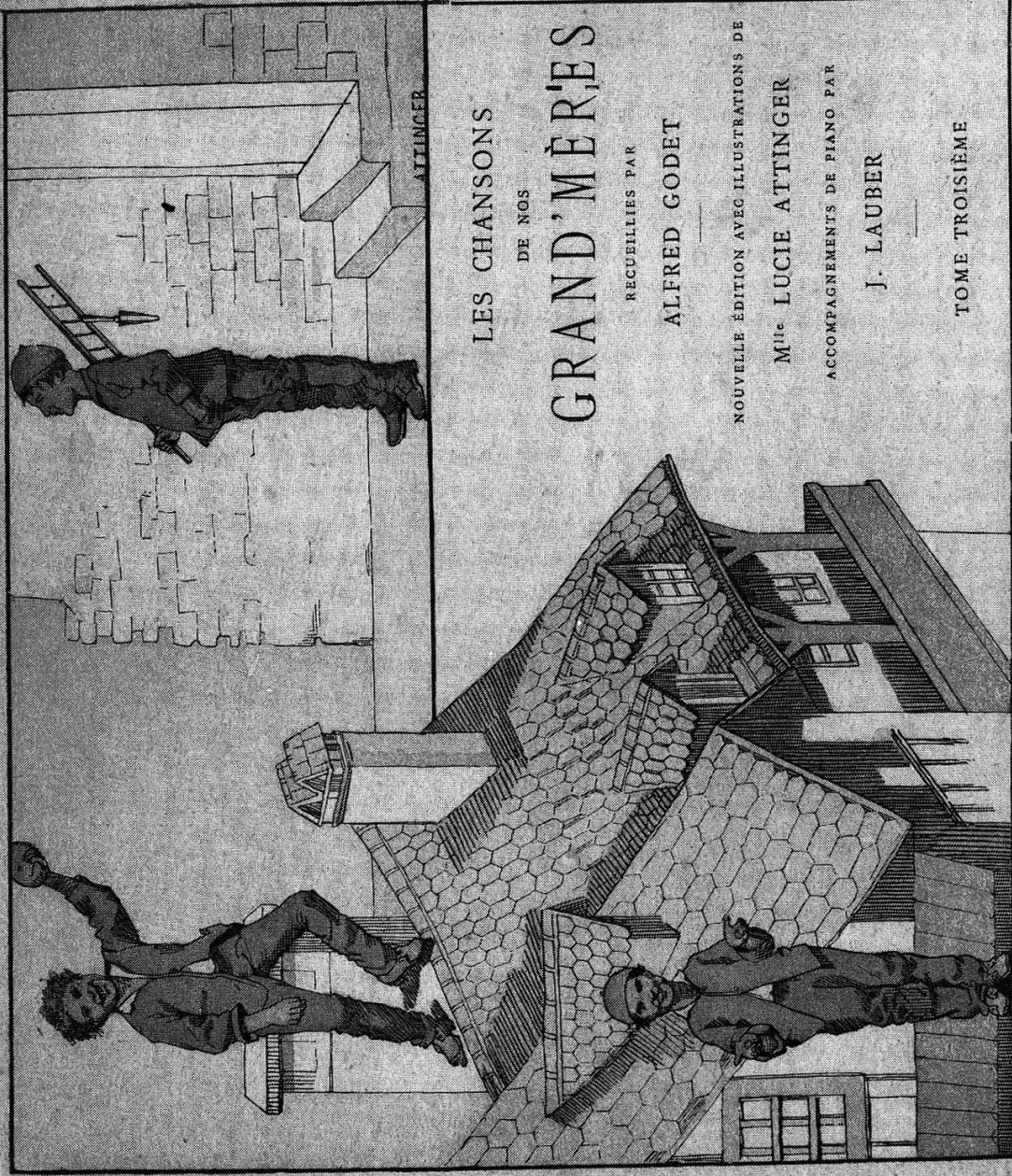
BIBLES
et NOUVEAUX TESTAMENTS.

toire), l'héraldique avec Alphonse de Mandrot (*Armorial historique de Neuchâtel*, 2^e édition), le droit avec Jacob Dubs et Fritz-Henri Mentha, la botanique avec Paul Morthier (*Flore analytique de la Suisse*, plusieurs éditions), la neurologie avec Paul-Louis Ladame (*La Névrose hypnotique*, 1881), la géographie et l'ethnologie avec les voyages de Philippe Suchard, de James de Chambrier et d'Alfred Gilliéron (*Grèce et Turquie*, 1877), ou les *Quatre ans chez les Achantis* de Fritz Ramseyer et Jean Kühne (1876), sans compter l'actualité suisse et internationale avec quantité de publications sur la Guerre de 1870, la Commune, la peine de mort, la franc-maçonnerie, les chemins de fer, l'Armée du Salut ou la correction des eaux du Jura. Les lettres suisses et neuchâteloises sont par ailleurs bien représentées chez Sandoz (qui, fin lettré, était lui-même un bon écrivain et un orateur hors pair), avec Gotthelf, Louis Favre et Auguste Bachelin notamment.

Nous connaissons encore mal la nature précise des relations qui unissent la «Librairie générale Jules Sandoz» aux maisons Desrois à Genève, et Sandoz & Fischbacher, puis Sandoz & Thuillier, à Paris. S'agit-il de prises de participation financières, de coéditions au coup par coup, ou de simples succursales? En tout cas, un catalogue de la maison Sandoz & Thuillier de 1883 nous montre que cette collaboration est source d'échanges et de rayonnement pour Neuchâtel: elle permet à Sandoz à la fois d'offrir au public de la capitale un excellent choix de la production intellectuelle neuchâteloise, et d'enrichir ses propres rayons à Neuchâtel de plusieurs ouvrages d'intérêt général qui ont été fabriqués en France sous le contrôle de Sandoz & Thuillier.

Au travers d'une activité toute différente, Frédéric Zahn a lui aussi considérablement élargi l'audience de l'édition neuchâteloise, de 1888 à 1918. Installé d'abord à La Chaux-de-Fonds puis, dès 1900, à Neuchâtel, il produira dans ces deux villes une série d'ouvrages très caractérisés. Ils sont d'abord reconnaissables à leur présentation matérielle: les

61.2.16



LES CHANSONS
DE NOS
GRAND'MÈRES

RECUEILLIES PAR
ALFRED GODET

NOUVELLE ÉDITION AVEC ILLUSTRATIONS DE

Mlle **LUCIE ATTINGER**

ACCOMPAGNEMENTS DE PIANO PAR

J. LAUBER

TOME TROISIÈME

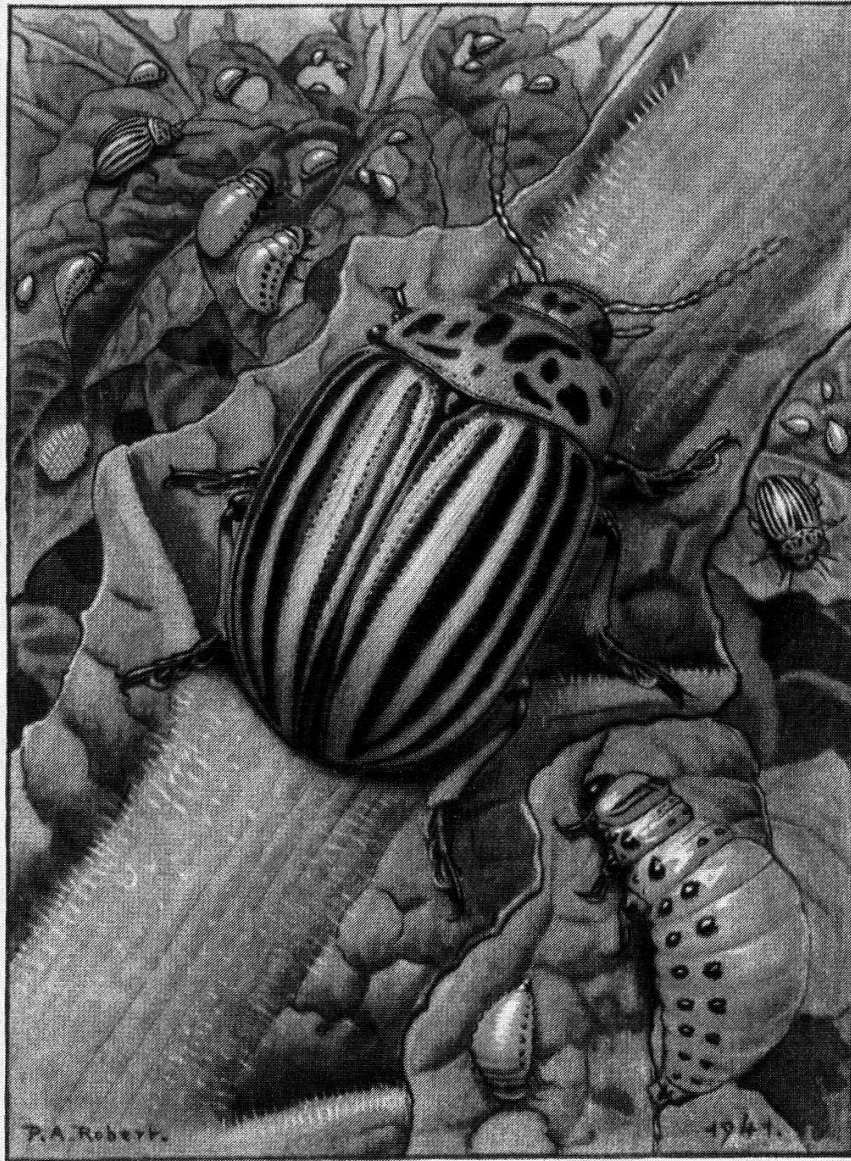
NEUCHÂTEL, ATTINGER FRÈRES, ÉDITEURS



1/2

MARCEL JORAY

Dessins de **PAUL-A. ROBERT**



LE DORYPHORE

RAVAGEUR DE LA POMME DE TERRE

publications de Zahn sont volumineuses (hautes de 25 à 35 centimètres, épaisses de 450 à 1200 pages) et d'une facture très soignée : les reliures en sont toilées et gaufrées, imprimées en or, richement ornées, y compris le cas échéant de médaillons en relief (*Bible illustrée*, *Vie de Jésus*, *Histoire de la Suisse* de Gobat). L'illustration, abondante et de nature très diverse, témoigne d'un esprit d'entreprise et d'un effort de recherche considérables, car elle comprend, selon le genre de l'ouvrage, des dessins *ad hoc* commandés à de bons artistes suisses et neuchâtelois (Albert Anker, Evert et Henri van Muyden, Paul Robert, Eugène Burnand parmi bien d'autres), des gravures documentaires sur bois ou d'excellentes photographies, la reproduction de gravures anciennes ou d'objets d'art, ou encore celle de célèbres peintures anciennes ou contemporaines, comme dans la *Vie du Christ* de F. W. Farrar ou la *Bible illustrée* de 1902, où cette adjonction de tableaux de maîtres à l'illustration courante constitue, ainsi que le souligne avec admiration G. Secrétan dans son introduction, une véritable «galerie de l'art chrétien». Il n'est pas jusqu'aux papiers de garde qui ne soient choisis avec soin et accordés au sujet de l'ouvrage et à la couleur de la couverture : motifs discrets sur fond violet pour la *Vie du Christ*, à l'admirable couverture Jugendstil, ou semis de croix fédérales (analogue à ceux qu'emploiera Victor Attinger pour ses grands dictionnaires) pour les œuvres nationales et patriotiques.

Ces dernières forment un des trois domaines de prédilection de Zahn, qui n'est pas seulement un hardi entrepreneur, «un des plus infatigables artisans de la librairie suisse» *Patrie suisse*, 1919), mais aussi un ardent patriote. La moitié à peu près de sa production est consacrée à notre pays, et s'inscrit admirablement dans le grand courant national de la fin du XIX^e siècle, qui a conduit par exemple à l'institution d'une fête nationale, ou à la création d'un Musée national et d'une Bibliothèque nationale. Tantôt on y traite de l'histoire politique de la Suisse (*Histoire de la Suisse racontée au peuple*, d'Albert Gobat, 1900; *His-*

E. DESOR

DESSINS PAR L. FAVRE.

LE BEL AGE DU BRONZE LACUSTRE

en
SUISSE.



PARIS
SANBOZ ET FISCHBACHER
33 rue de Seine.

NEUCHÂTEL
LIBRAIRIE GÉNÉRALE J. SANBOZ.

toire de la Suisse au XIX^e siècle, d'Alexandre Gavard, 1898), tantôt de son histoire économique, sociale et culturelle (*Le Bon vieux temps : scènes de la vie de nos ancêtres*, par Hans Lehmann, directeur du Musée national, 1906), ou encore de son histoire militaire (*Le Suisse sous les drapeaux : nos annales militaires racontées au peuple*, par le colonel Emile Frey, 1907; *Honneur et fidélité : histoire des Suisses au service étranger*, par le capitaine Paul de Vallière, 1913). D'autres gros livres «suisses» contiennent des recueils de biographies civiques : *La Femme suisse* (1913, sous la direction de Gertrude Villiger-Keller) ou *Fils de leurs œuvres : caractères et portraits nationaux*, 1905). Du rayon patriotique de Frédéric Zahn, c'est évidemment l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* de Virgile Rossel qui sera appelée à la plus durable carrière (1903, édition complètement refondue par rapport à celle de Genève, Georg, 1889-1891, qui n'était pas illustrée).

Pour ce genre d'ouvrages, Zahn recherche volontiers le patronage de magistrats ou de notables auxquels il demande généralement une préface, comme pour mieux certifier leur caractère national : les conseillers fédéraux Lachenal ou Comtesse, le commandant de corps et futur général Wille, divers chefs de départements romands de l'instruction publique, des conseillers aux États.

Dans le domaine littéraire, il choisira d'appliquer sa formule du gros et beau livre populaire mais soigné à quelques sains et robustes auteurs, parfaitement en accord avec l'esprit civique de la maison : Jeremias Gottlieb, dont les œuvres presque complètes paraîtront progressivement chez Zahn, Edmondo de Amicis (*Du Cœur*, 1891 ; *Sous les drapeaux*, 1892), Lewis Wallace (*Ben Hur*, 1896). Enfin, le rayon religieux, qui ne saurait manquer dans une librairie neuchâteloise d'autrefois : Zahn a su offrir des lectures originales et instructives aux lecteurs pieux ou curieux de Suisse romande (et sans doute de la France protestante) en cherchant là aussi à réaliser de forts volumes, solidement documentés, illustrés avec richesse et précision, et mettant à la portée du grand public la géographie et l'archéologie bibliques : la *Vie du Christ* de F. W. Farrar, traduite par G. Secrétan (1909) et *Au Pays du Christ* de Paul Laufer (1897) formaient un merveilleux complément à sa *Bible illustrée* de 1902 («la première Bible illustrée populaire complète que nous ayons en français» selon Secrétan), et ces trois livres ont dû ravir d'innombrables chrétiens qui avaient lu avec passion le *Voyage en Terre sainte* de Félix Bovet mais n'avaient pas les moyens de suivre ses traces au Proche-Orient.

L'envergure matérielle des publications de Zahn constitue une première dans l'édition neuchâteloise de son époque. Est-ce leur ampleur et leur complexité technique qui expliquent que l'éditeur les fit presque toutes imprimer et relier hors de Neuchâtel, dans les ateliers les plus perfectionnés des grandes villes suisses ? Cela dut en tout cas lui valoir sur place de solides inimitiés car, dès 1900 surtout, certaines maisons de Neuchâtel

eussent, semble-t-il, pu maîtriser ces problèmes : preuve en soit la réalisation des albums pittoresques ou du *Dictionnaire géographique de la Suisse* par l'imprimerie Attinger.

Pour des raisons économiques évidentes, l'écoulement de ces ouvrages volumineux et matériellement compliqués mais qui se voulaient populaires exigeait de hauts chiffres de tirage. Certaines de ces éditions représentaient donc d'énormes investissements : Zahn est un authentique entrepreneur, dont G. Secrétan dans ses préfaces, ou le rédacteur de



Patrie suisse en 1919, ont bien raison de souligner, non seulement le goût et le large horizon intellectuel et esthétique, mais aussi l'initiative, la ténacité – et le sens des affaires !

Ce dernier ne devait cependant pas être à l'abri de tout faux calcul, puisque de sérieuses difficultés financières vinrent assombrir la fin de la carrière de Zahn, qui avait également entrepris d'exploiter des kiosques et des librairies de gare. C'est à Berne, où il venait de s'établir, que la mort le surprit en 1919, «en pleine activité».

D'hier à demain : quelques réflexions

Nous voici parvenus au lendemain de la Première Guerre mondiale : déjà Delachaux & Niestlé ont, reprenant le Foyer solidariste, franchi un tournant décisif pour l'avenir de leur maison ; déjà Victor Attinger a édité son monumental *Dictionnaire géographique de la Suisse* et installé sa forte antenne parisienne. Bientôt, un autre nom neuchâtelois accrochera sa prestigieuse enseigne sur les bords de la Seine, d'où il ne tardera pas à rayonner

au loin dans l'édition savante européenne: celui d'Eugénie Droz, fille de ce Frédéric Zahn qui lui aura transmis, sinon son patronyme, du moins ses meilleurs gènes d'éditeur et de libraire.

Nous sommes donc bien avancés dans le XX^e siècle. Y reconnaitrons-nous quelques traits marquants de la tradition bibliographique neuchâteloise?

Les plus profondes racines locales sont évidemment celles de la théologie, ce qui ne surprendra pas dans un pays qui doit ses toutes premières presses à l'histoire religieuse européenne et dans lequel, il y a encore cent trente ans, plus de la moitié assurément de la production imprimée était de nature religieuse.

Les puissants courants pédagogique et psychologique neuchâtelois – et romands – ont eux-mêmes leur source première dans le protestantisme qui imprègne notre terre. Il n'est guère surprenant au reste que ces domaines aient été privilégiés dans l'édition d'une région longtemps semée de pensionnats, et fertile en instituteurs dont beaucoup allèrent éduquer, bien loin de chez eux, les enfants des princes et des notables protestants d'Europe du Nord.

Notre philosophie elle aussi, comme le rappelle Jean-Blaise Grize, n'est pas sans liens étroits avec la tradition religieuse romande. A cet égard, il est sans doute symptomatique que deux des premiers véritables ouvrages de philosophie édités à Neuchâtel aient été *La Philosophie de la liberté* de Charles Secrétan (Sandoz, 1866–1872) et *Julien l'apostat et sa philosophie du polythéisme*, d'Adrien Naville (Sandoz, 1877).

Apparues plus récemment que la théologie dans notre paysage typographique, les sciences naturelles y ont néanmoins acquis leurs lettres de noblesse dès la fin du XVIII^e siècle avec ces deux monuments que furent l'impression par Samuel Fauche des *Œuvres* de Charles Bonnet et des *Voyages dans les Alpes* d'Horace-Bénédict de Saussure, qui trouvent leur pendant à l'époque de la Première Académie dans les superbes publications glaciologiques et paléontologiques de Louis

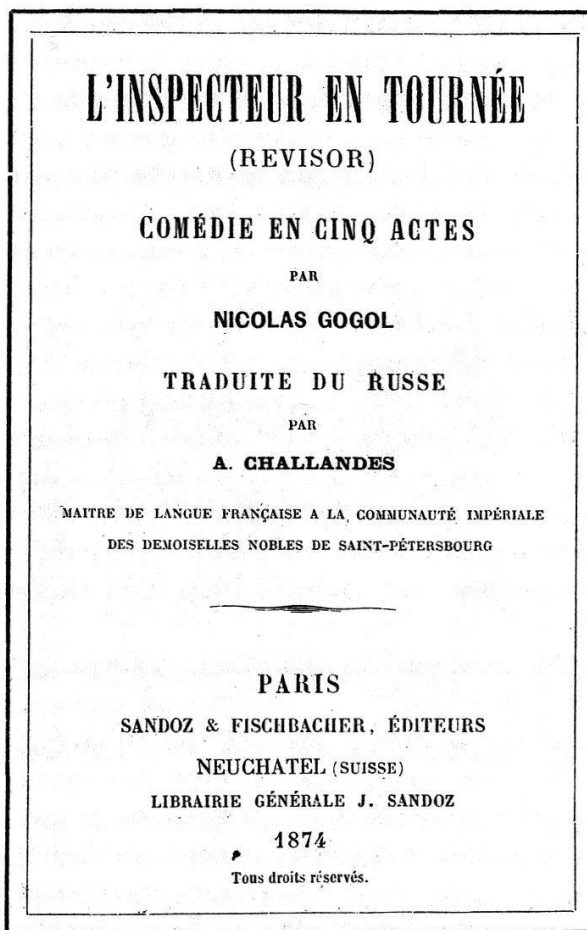
Agassiz, illustrées dans l'atelier lithographique d'Hercule Nicolet.

L'édition d'art, au pays des graveurs et des naturalistes, apparaît tout d'abord liée aux grandes publications scientifiques. Certes, elle prend temporairement sa propre place quand fleurit l'école des petits-mâîtres romantiques neuchâtelois et de leurs prestigieux albums de vues pittoresques en aquatinte, mais elle gardera longtemps au-delà une relation étroite avec les sciences naturelles, brillamment incarnée dans la dynastie des peintres-naturalistes Robert. N'est-il pas remarquable à cet égard de voir en 1942 l'un des derniers représentants de cette lignée illustrer la toute première publication de celui qui deviendra bientôt notre plus grand éditeur d'art non figuratif: dans ce *Doryphore* de Marcel Joray illustré par Paul-André Robert, ce sont deux mondes qui se touchent!

Nous croyons pouvoir discerner également un certain rapport entre la tradition de la gravure neuchâteloise et le goût marqué d'un Victor Attinger pour les recueils de photographies géographiques ou architecturales, qui font de lui un précurseur en la matière. Plus tard, c'est encore dans la même ligne que s'inscriront les volumes des «Ides photographiques», lancés eux aussi, il faut le relever, par un éditeur qui, à l'instar de Victor Attinger, maniait lui-même la caméra avec beaucoup de goût et de sûreté: Fred Uhler. C'est malgré tout relativement tard que paraîtront chez nous des ouvrages d'art «pur», je veux dire consacrés, non à un sujet au service duquel l'illustration, si artistique qu'elle soit, assume une fonction documentaire, mais bien à un artiste présenté pour lui-même. Le premier d'entre eux, si l'on excepte quelques petits catalogues d'exposition de la Galerie Léopold Robert ou quelques brochures de circonstance comme celle de Philippe Godet sur les peintures murales de Paul Robert dans le grand escalier du Musée des beaux-arts (1894), pourrait bien être le bel *Albert de Meuron* publié par ce même Godet en 1901 chez Attinger, en deux volumes grand in-octavo, imprimés sur un superbe papier et

très généreusement illustrés. Et c'est une preuve de plus de la créativité protéiforme d'Hermann Hauser que d'avoir lancé en 1933 notre première collection d'art suivie : «Artistes neuchâtelois», complétée dès 1937 par celle de «L'Art religieux en Suisse romande». Cependant nous ne verrons guère, avant les heures glorieuses du Griffon et d'Ides & Calendes, publier chez nous d'ouvrages marquants consacrés à de grands artistes étrangers.

Avec les lettres, l'histoire, l'actualité et les essais, nous touchons – dans la mesure où nous nous attachons aux publications d'intérêt international – le domaine où sans doute l'édition neuchâteloise – et romande – ont eu le plus de peine à conquérir une place durable et substantielle, comme l'a maintes fois souligné Hermann Hauser, un des rares éditeurs suisses romands à y être parvenus. Ici, nous sortons en effet des «créneaux», où une spécialisation de haut niveau permet de réunir des noms prestigieux dans des collections diffusées aux quatre coins de l'Europe ou du monde. Pour qu'un grand homme de lettres confie à nos éditeurs des ouvrages appelés à connaître une large distribution internationale, il aura fallu longtemps, soit qu'il vive dans la région – ou y ait des attaches personnelles – soit qu'il soit empêché de publier dans les grands centres et que nous puissions offrir à l'édition française ce «poumon supplémentaire» qu'ont été pour elles la Baconnière et Ides & Calendes dès 1941, selon la belle expression de Marcel Raymond, qui s'appliquerait tout aussi bien aux temps de la Réforme ou de l'absolutisme finissant, autres époques d'étouffement des presses parisiennes. Entre le Rousseau (posthume) de Fauche-Borel en 1790 et le Jouve d'Ides & Calendes en 1941 (*Porche à la nuit des saints*) ou le Saint-John-Perse de la Baconnière en 1942 (*Exil*), rares sont les grands noms de la littérature qui ont figuré en primeur aux catalogues de nos éditeurs. Dès les années 1850 Neuchâtel jouera bien un certain rôle dans la transmission au public francophone des œuvres de Gotthelf, mais la rencontre de noms comme



ceux de Gogol chez ce grand novateur que fut Jules Sandoz (*L'Inspecteur en tournée* [Le Réviseur], 1874), ou de Thomas Mann et Stefan Zweig chez Jean-Victor Attinger dans l'Entre-deux-guerres, tranche sur la masse d'une production littéraire essentiellement régionale. L'extraordinaire essor des années 1940 n'en prend que plus de relief.

Des crises internationales seront-elles toujours la condition nécessaire à l'épanouissement de l'édition littéraire et générale en Suisse romande? L'évolution de ces vingt dernières années permet heureusement de penser que non. Encore centralisé, certes, le monde culturel français l'est cependant d'une façon de moins en moins exclusive, et cette tendance au décloisonnement se reflète peu à peu dans l'édition. Il devient plus facile à un éditeur romand original et vigoureux de mêler sa voix à celles de ses confrères de l'Hexagone, dont certains, signe des temps,

ont d'ailleurs eu l'audace de fonder leurs jeunes maisons hors de la capitale. Il pourra le faire, soit en publiant les meilleurs de ses compatriotes, qui ne sont plus guère perçus comme provinciaux sur le marché français, soit en intégrant à son catalogue des auteurs de renommée internationale, moins soucieux qu'autrefois d'être publiés à Paris – voire en faisant lui-même accéder à cette renommée des auteurs étrangers qu'il aura découverts, traduits, et révélés au public francophone.

En tout état de cause, un fait s'impose à l'observateur: il n'y a pas de commune mesure entre l'exiguïté du pays neuchâtelois et le rayonnement de ses éditeurs, difficilement imaginable par exemple dans une région française de la même taille. C'est que Neuchâtel n'est pas une quelconque sous-préfecture, mais bien – si prétentieux que cela puisse paraître – une capitale: celle d'un *État*, minuscule certes, mais à bien des égards encore souverain et vivant de sa vie propre, avec ses lois, son gouvernement, son Église, sa presse, ses écoles, ses artistes et écrivains, sa mentalité et ses traditions, dans le prolongement d'une histoire qui ne se confond avec celle d'aucun de ses grands voisins – et qui demeure au reste étonnamment présente à l'esprit de ses citoyens. C'est aussi que cet

État offre la particularité d'être à la fois francophone, libéral et protestant, source essentielle d'une originalité culturelle qui lui a permis plus d'une fois de jouer sur de plus vastes scènes un rôle intellectuel sans rapport avec son poids démographique.

Il fallait ce terrain-là pour que puissent fructifier les initiatives créatrices d'éditeurs qui, en d'autres circonstances, se fussent vus réduits à une épisodique production locale ou, pour les plus entreprenants d'entre eux, aspirés vers les grandes métropoles.

Le texte de Jacques Rychner constitue le premier chapitre d'un important ouvrage collectif récemment paru à Neuchâtel: *Éditeurs neuchâtelois du XX^e siècle: études et catalogue de l'exposition*; publiés par J. Rychner et M. Schlup; textes de C. Attinger, G. Buchet, G. Dubois, M. Eigeltinger, J.-B. Grize, J.-L. Leuba, M. North, S. Roller, L.-E. Roulet, J. Rychner, M. Schlup, Ch. Thomann et P.-O. Walzer. – Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire, 1987, 150 p., 202 ill., 26 cm (Fr. 25.-). Après cette introduction, six chapitres sont consacrés aux grandes maisons d'édition neuchâteloises: Attinger, Delachaux & Niestlé, La Baconnière, Ides & Calendes, Le Griffon. Puis huit études présentent les principaux domaines dans lesquels s'est illustrée l'édition neuchâteloise contemporaine: religion, pédagogie et psychologie, philosophie, sciences naturelles, littérature, histoire, art, et vie régionale.

15. KONGRESS DER «ASSOCIATION INTERNATIONALE DE BIBLIOPHILIE» IN KOPENHAGEN

20.–26. September 1987

Aus aller Welt, aus fast allen europäischen Ländern, den USA, Kanada und auch aus Japan – leider nicht auch, wie in früheren Jahren, aus den Oststaaten! – kamen Bibliophile an einem September-Sonntag in Kopenhagen zusammen, wo der Chefbibliothekar der Universitäts-Bibliothek, Poul Aagaard Christiansen, mit seinen Mitarbeitern ein vielseitiges Programm für die folgende Woche vorbereitet hatte. Leider verlief einiges nicht nach Plan; immer wieder mußte

umdisponiert werden, was mit über 200 Teilnehmern, die auf vier Hotels verteilt sind, nicht ganz einfach ist. So gab es auch immer wieder Ärger, schon am ersten Abend bei der feierlichen Eröffnung des Kongresses in der *Ny Carlsberg Glyptotek* in Anwesenheit Seiner Königlichen Hoheit des Prinzgemahls, einer kultivierten und sympathischen Persönlichkeit, als man anschließend das Museum nicht, wie vorgesehen, besichtigen durfte, da das Bewachungspersonal nicht mehr zur